

# LE PERE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

## GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an... 6  
Six mois... 3  
Trois mois... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an... 8  
Six mois... 4  
Trois mois... 2

# AH! CE PAUV' ÉTAT-MAJOR Y PASSE A LA TRIQUE!

## CHIC ROUSPÉTANCE DES ÉPICEMARS



### CONTINUEZ, MES COCHONS!

Depuis quelques mois, un forain mariolé a eu l'idée gondolante de remplacer les chevaux de bois de son manège par un escadron de cochons en papier mâché.

Ça fait fureur!

Comme toutes les catins de la haute en tiennent pour le cochon, elles fréquentent ferme le manège aux goretts.

Et chacune d'interroger :

— Où sont-ils ?

Il m'arrive, pareillement, et bougrement souvent, nom de dieu! de me poser la même interrogation :

— Où sont mes cochons ?

Mais ce n'est foutre pas du côté des champs de foire que je reluque.

Les cochons que je pense sont ailleurs ! Ils pataugent à l'Aquarium, à l'Élysée, aux cambuses ministérielles... Il en pleut des écuries à porcs !

Ici, se parquent les cochons aristocratiques ; là, les bourgeois ; ailleurs, les militaires.

Mais foutre, de tous ces régiments de cochons, il n'y en a pas que — pour l'instant — j'ai plus à la bonne que ceux de l'Etat-Major.

Pour des cochons, c'est des beaux cochons !

Ils s'y entendent à écœurer le populo — et c'est pourquoi je les gobe !

Comme, après la découverte des immondices de la haute gradaille : la découverte du faux du colon Henry, la preuve qu'Estherhazy a pondu (avec ou sans ordre) le sacré bordereau, et la découverte d'un tas de malpropretés qui s'enfilent, kif-kif un chapelet, l'une dans l'autre, il est bougrement question de sortir Dreyfus du bagne... les gros galonnards sont à cran !

Ça leur fait mal au cœur — et ça se comprend !

C'est leur œuvre que ça fout en capilotade et — ce qui est pire — c'est l'infailibilité militaire à qui ça administre un riche coup de pied dans le cul.

Alors, histoire de s'offrir une compensation — la consolation ! — ils ont voulu se

payer le luxe d'expédier Picquart au bagne en remplacement de Dreyfus.

Ce coup de va-et-vient leur allait à merveille !

Aussi, avec tout l'arbitraire dont ils sont capables, ils ont échafaudé contre Picquart une kyrielle d'accusations qui ne sont pas dans une musette.

Picquart est un sacré nicodème ! Sachant le fin mot de tout, il n'avait qu'à foutre carrément les pieds dans le plat... et il ne serait pas au bloc maintenant !

Au premier procès de Zola, il l'avait belle ; à l'époque, l'affaire était d'une clarté d'eau de roche : si un homme était venu à la barre du comptoir dire, officiellement, ce que tout le monde rengainait :

— Oui, Dreyfus a été condamné sur des pièces qui ne lui ont pas été communiquées...

La revision était faite !

Du moment que la preuve légale eût été fournie que, dans la condamnation de Dreyfus, la forme n'avait pas été respectée, toute la racaille des fendeurs de cheveux en quatre s'inclinait.

Et, pas un n'eut le culot de parler.

Pas plus Picquart que d'autres !

Or ceux qui connaissent un brin les us et coutumes d'une séance de jugerie savent combien est illusoire la défense de cause que formule le chef du comptoir : avant qu'

ce chat fourré ait ou le temps de remuer son râtelier, un gas qui a de la langue a débagnolé vingt-cinq paroles.

Picquart, ni aucun, n'eût l'héroïsme de causer!  
Ah, foutre, ce n'est pas bibi qui s'en plaint!

Meux vaut que que les événements aient pris la tournure qu'ils ont : le militarisme en a profité... son fessier en conserve les marques!

Et puis, ça fait sortir de leurs gonds un tas de types qui ont l'habitude de rester d'un froid glacial devant les injustices dont sont journellement victimes les pauvres bougres.

Ces messieurs se savent d'une autre caste que nous, aussi l'injustice contre le populo les laisse jemenfoutistes en plein. Il n'en va plus ainsi quand il s'agit d'une victime prise dans leur monde.

Alors, ils fulminent! Ils se sentent lésés et leur solidarité s'éveille.

Que ne sommes-nous aussi susceptibles pour les nôtres!

—o—

Dès qu'on a su que Picquart allait passer en conseil de guerre, une chiee de types — plus huppés les uns que les autres — se sont emballés.

Les protestations ronflent, nom de dieu! C'est très bien!

Les bougres ont agi en anarchos.

Kif-kif mossieu Jourdain, un richard historique, qui faisait de la prose sans le savoir, ils ont, eux, fait de l'anarchisme sans s'en douter.

En effet, il n'y a rien de plus anarcho que de protester contre une mise en jugement.

Passé encore de gueuler contre une condamnation : on peut arguer que les juges étaient gâteaux, maboules, idiots ou vendus.

Mais, protester avant la jugerie, c'est une pétition de principes :

C'est nier le droit de juger!

Et c'est justement ce qui me botte dans la protestation qui s'allonge en faveur de Picquart.

Bravo, les protestataires.

Changez pas de main!

—o—

Je n'ai que deux choses à vous reprocher :

Primo, d'avoir circonscrit vos protestations aux juges du conseil de guerre.

Vous pourriez dire de ces « braves » officiers tout ce qu'il vous plaira..., vous ne dépasserez jamais la mesure!

Mais, bon dieu, ne vous restreignez pas à gueuler contre les juges galonnés.

Et les juges qui s'emmitoufflent de peaux de chat, vous n'en dites rien?

Peut-être m'objecterez-vous qu'à chaque jour suffit sa peine et que, demain....

Je sais!

Malheureusement pour vous il y a un perruquier de ma connaissance qui promettait aux naïfs de les raser à l'œil... demain.

Craignez qu'on ne vous compare à ce merlan!

Pour y obvier, agissez illico, nom de dieu!

—o—

Autre chose, si vous voulez que le populo prenne au sérieux votre indignation, soyez un tantinet moins partiaux : ce qui caractérise l'esprit bourgeois c'est un égoïsme renforcé.

Egoïsme qui peut s'élargir jusqu'à être un égoïsme de caste.

Or, jusqu'ici, c'est tout ce qu'ont été vos rouspétances ; des manifestations d'égoïsme, — de la solidarité entre bourgeois.

Sous prétexte de justice, c'est vos copains que vous avez défendu.

Il vous est passé sous le blair des riches occasions d'élargir le débat, — de prouver que vous êtes des hommes, — et, à une ou deux exceptions près, vous avez continué à être des bourgeois.

Avez-vous protesté carrément contre les lois scélérates et leurs victimes?

Il y a quinze jours, j'ai publié une très chouette habillarde de Bury, relégué à la Nouvelle-Calédonie pour quatre paroles prononcées en réunion publique... Qui donc a dit un mot en faveur du pauvre camarade?

Quand vint la tentative de Grève Générale avez-vous tendu la main aux prolos? Qui donc a protesté contre la violation de la loi à l'égard du Syndicat des Chemins de fer?

L'autre jour encore, quand d'Axa a dénoncé le Biribi des gosses, les horreurs d'Aniane, nul ne s'est emballé à fond sur cette piste....

Certes, il y a eu moins d'indifférence que pour la Grève Générale ou contre les lois scélérates : on a fait aux pauvres gosses l'aumône de quelques tartines, — mais en rechignant!

Pourtant, nom de dieu, s'il y a quelque chose qui devrait bougrement révolter les « consciences » c'est le martyre que subissent les loupiots.

—o—

Donc, les protestataires, ce que je reproche à votre agitation, c'est d'être étroitement particulariste.

Mais ce que j'en dis n'est pas pour vous blâmer. Au contraire, nom de dieu, je voudrais vous voir faire encore plus de bachanal.

Vous ne protesterez jamais trop!

Je voudrais que vos listes de protestation se déroulent en rubans kilométriques : si mince que soit le camouflet, c'en est un qu'encaisse la gouvernance.

Or, je ne comprends l'Etat que comme tête à gifles!

A part ça, il n'a pas de raison d'être!

Et c'est justement pourquoi je félicite la haute gradaille — Zurlinden tout le premier — d'avoir cherché pouille à Picquart.

Turellement, c'est très emmiellant pour Picquart... Je plains son sort — dans la mesure où je puis m'intéresser à un galonné.

Mais, tout en plaignant le prisonnier, je gobe ces « braves » gradés qui... culottes de peau des pieds à la tête!... n'ont pas plus de jugeotte que leurs éperons et qui, en chargeant sur Picquart, ont donné le branle à l'opinion et foutu en rebiffe une chiee de bourgeois.

Continuez, mes cochons!

## DE PORQUEROLLES A ANIANE

Il y a onze ans, en 1887, quand on apprit les tortures qu'à Porquerolles, — maison de corruption, — enduraient les gosses qui y étaient entassés, ce fut un déluge d'indignations.

Porquerolles était alors dirigé par une maudite chamelle, — fervente opportuniste, connue pour pondre, sous le nom de Pierre Ninous, des romans-feuilletons aussi idiots que pleurards.

Quand on sut le martyre qu'enduraient les gosses qu'elle tenait sous sa coupe, les poings se fermèrent et la colère bouillonna.

Les quotidiens ne tarissaient pas de tartines sur ce chapitre et, à l'Aquarium, les bouffe-galette fulminaient à qui mieux mieux.

Les ministres — toujours prometteurs! — promirent de faire cesser ces monstruosité : on inspecta, on enquêta....

Les années passèrent et Porquerolles fut oublié!

—o—

Les années passèrent et rien ne changea! Ces jours derniers, dans sa vibrante FEUILLE, Zo d'Axa a raconté ce qui se passe à Aniane.

C'est le comble de l'odieux!

Illico, Fournière, le député socialo a parlé d'interpeller... Et puis après?

Les bourriques ministérielles feront les bons apôtres, on inspectera, on enquêtera... et les pauvres gosses continueront à être victimes.

C'est au populo d'agir!

Le bain d'Aniane ne perche pas dans un désert : ancien couvent, devenu d'abord maison centrale, puis maison de corruption il est à portée des habitations campluchardes.

Et c'est aux culs-terreux de ces parages de veiller au grain.

Il y a belle lurette que les paysans connaissent le martyre qu'endurent les gosses à Aniane; seulement, dans leur naïveté, ils ont cru faire beaucoup en se plaignant aux autorités.

Autant dire aux bourreaux!

La belle foutaise, on a étouffé les plaintes des campluchards et rien n'a changé.

En d'autres temps les paysans auraient attrapé leurs pioches et, sans magnés, se seraient mis en campagne pour foutre bas le bain d'Aniane!

Mais, par le temps qui court on est très pacifiques et encore plus parlementaires.

—o—

J'aurais voulu causer longuement des horreurs d'Aniane mais les autres tartines ont bouloté tout mon papier.

Pour aujourd'hui, je cite un seul fait :

Un pauvre gas de dix-sept ans, Vaillanberq fut collé en cellule et son bourreau, une crapule nommé Perial, s'amusa à le faire crever de faim ; au bout de trois semaines, on le trouva aux trois quarts mort dans sa cellule ; pour assouvir sa fringale il avait bouloté le chlore qui servait à désinfecter son goguenot... Le malheureux mourut quelques heures après!

## LA LIBERTÉ RÉPUBLICAINE

Allons, Dupuy se distingue!

La répression continue avec un maboulisme farouche.

Il ne barguigne pas, l'Hippopotame : il tape dans le tas!

C'est d'abord le Syndicat des Chemins de Fer qui trinque ; son conseil d'administration est poursuivi, grâce à un tour de crapules : on prétend que le secrétaire, Guérard, n'est pas un cheminot.

Je te crois! Les Compagnies l'ont fichu à la porte et ne veulent pas lui donner d'embauche ; mais il a été employé des chemins de fer, — et ça suffit.

Ces poursuites sont tout ce qu'il y a de plus jésuitard.

Mais, dans cette scélératesse, l'Hippopotame a une excuse : c'est les bourriques ministérielles radicales qui, sous le règne de Brisson, ordonnèrent des poursuites contre le Syndicat des cheminots.

Combien versèrent les Compagnies de Chemin de Fer pour qu'on leur rende ce service?

Ça, je l'ignore!...

Mais, les bons bougres se souviennent de tout l'arbitraire dont fit preuve la gouvernasse, quand il fut question de la grève des cheminots :

Perquisitions illégales! Barbottage des lettres! Mobilisation des troubadres pour interdire le droit de grève, — droit reconnu à tous les prolos.

Ah, nom d'un foutre, la gouvernasse radicale fut radicale en arbitraire!

Et nul ne protesta!... Parce que cet arbitraire n'atteignait que des turbineurs.

Ceci prouve, une fois de plus que, quand il s'agit de taper sur le populo l'opinion des gouvernants importe peu, — tous ces bandits se valent en scélératesse!

—o—

Si, pour une fois, Dupuy peut faire son gros Ponce-Pilate et se laver les pieds de devant des poursuites contre le Syndicat des cheminots,

Par contre, il est bien le seul et unique instigateur des scélératesses suivantes :

Primo, la saisie du dernier numéro du RME, un canard bourgeois, criminel pour Dupuy parce qu'il chine et caricature ! Il a commis le crime de bêcher Guillaume-le-Teigneux et sa balade à Jérusalem. Pour lors, l'hippopotame, — qui ne comprend pas la rigolade, — l'a fait saisir.

Deuxièmement, au Havre, la CALOTTE HAVRAISE, un caneton démoucheté qui trique ferme la frocaille vient d'être saisi pour un dessin supposé immoral et le gérant sera poursuivi !

Troisièmement, à Marseille, il paraît qu'un journal régional — dont j'ignore le titre — vient d'être poursuivi pour insultes à l'armée.

A qui le tour, nom de dieu ?

—o—

Sur ce, les copains, je vous prie de ne pas perdre de vue que nous sommes en république. N'oubliez pas :

Que le 14 juillet 1789 on a foutu la Bastille en bas.

Que le 10 août 1792 on a chambardé les Tuileries.

Que le 21 janvier 1793 on a coupé le kiki à Louis Capet, — surnommé Louis XVI par les dos verts de la haute,

Qu'aux « trois glorieuses » de juillet 1830 on a démolé la chaise percée de Charles X,

Qu'en février 1848 on a fichu à cul Louis-Philippe,

Qu'au 4 septembre on a détroné Badingue....

Puis que, sur les ruines de tous ces trônes, on a assis la R. F.... Ce qui ne veut foutre pas dire que, du coup, on ait décroché le bien-être pour tous et la liberté idem.

Je t'en fous, mille marmites !

Avoir troqué Charles X pour le mastodonte Dupuy, c'est avoir changé un cochon laid pour un porc trichiné.

Aussi, les bons bougres, tâchons de ne pas être aussi gourdisards et ne nous laissons plus empaumer aux hameçons des politiciers :

Si on marche, que ce soit pour quelque chose de sérieux !

Eh oui, foutre ! Il faut que le prochain coup de trébuchet nous amène autre chose qu'un changement d'étiquette ; il faut qu'on s'aligne pour que les ventres vides s'emplissent et que les culs nus ne soient plus à l'air.

Pour lors, la R. F. ne sera plus un lapin posé au populo.

## PARLOTTES DE JEAN-FOUTRE

Ces dernières semaines deux parlottes étaient sur le tapis :

La première, celle sur le désarmement, emmanchée par le tsar.

C'est de la couille cette parlotte ! Je n'en disconviens pas. Mais notre sacrée gouvernaille républicaine aurait pu faire preuve de désirs pacifiques en s'empressant d'y adhérer. Machache ! Elle a lambiné le plus possible.

Par contre, elle n'a pas eu d'hésitation pour adhérer à la parlotte policière de Rome, emmanchée par le roi d'Italie, contre les anarchos.

Et même, il est à constater que ce n'est pas le mastodonte Dupuy qui a décidé l'adhésion à cette réunion de roussins et de tortionnaires. C'est le ministère Brisson.

Tous pareils, les gouvernants !

Qu'ils soient radicaux comme Brisson, ou hippopotames comme Dupuy, c'est toujours de sales mecs.

Cette infecte parlotte policière s'est réunie à Rome. L'endroit est bien choisi ! La ville papale était toute indiquée pour pareille salauderie.

Ce qui est consolant c'est que, la pestaille de tous les gouvernements d'Europe a beau se démancher le croupion, son monstre n'arrivera pas à terme : elle va accoucher d'une vesse de loup !

Et même, en supposant que l'Internationale de policiers qu'on cherche à créer soit mise sur pattes, elle sera impuissante à étouffer l'esprit de révolte et les aspirations de bien-être.

Pour couper la chique aux bouillonnements populaires, la compression est un sale moyen.

Le mieux serait d'atteindre la racine : de supprimer la misère....

Mais, comme cette solution — la seule pratique et efficace — entraîne l'évanouissement

de tous les chameaucrates et des parasites, les jean-foutre n'en veulent rien savoir.

—o—

L'autre jour, à l'Aquarium, les députés socialistes ont gueulé contre la participation de la gouvernance française à la parlotte anti-anarchiste.

Protester était bien, — quoique aussi inefficace qu'un pet dans une lanterne.

Les bougres se sont tout simplement offerts un panache ; désormais ils se pousseront du col et clameront : « Nous avons défendu les anarchos ! »

Heu, heu ! Faudrait voir.

A part Dejeante et Vaillant qui ont eu assez de cranerie, tous ont surtout prêché pour leur saint : « Sous prétexte de pourchasser les anarchos on va chercher pouille aux socialistes.... »

Voilà leur grand argument !

Ce n'est donc pas tant au nom des principes, de la liberté d'opinion menacée, qu'ils ont fait du baroufle, — c'est par crainte d'être pincés eux-mêmes au traquenard qu'on cherche à tendre contre les anarchos.

Le gros Dupuy ne s'est pas laissé épater par leurs ronchonnades. Avec son culot monstre il en a sorti une bien bonne : cet andouillard a accusé les anarchos d'être des oppresseurs.

Parfaitement, nom de dieu, il a eu le toupet de bavé cela !

Traiter d'opresseurs des bons feux qui veulent que chacun bouffe à sa faim, travaille en liberté et ait ses coudees franches, c'est la plus grande loufoquerie qu'ait encore bavé le pion-inquisiteur.

Turellement, comme conséquence de sa définition, il s'en suit que c'est lui, les richards, les curés, les juges, Rothschild, Félisque et les galonnards qui sont les opprimés.

Pauvres opprimés !

Pour ce qui est de Dupuy il se peut qu'il soit opprimé.... Mais ça ne s'aperçoit pas ! En tous les cas il n'est pas comprimé !

Très roublard Dupuy s'est excusé en disant : « C'est Brisson qui a adhéré à la parlotte policière.... »

Il s'est ainsi payé le plaisir de décocher une mornifle sur la hure des radicaux : il a lu la dégoûtante babillarde écrite par la bourrique Delcassé, copain de Brisson, pour accepter l'invitation :

*« Le gouvernement de la République est prêt à rechercher dans une conférence les moyens d'arriver à une entente pratique et permanente destinée à combattre avec succès les associations d'anarchistes et leurs adeptes... »*

Et le Delcassé concluait en s'enorgueillissant des lois scélérates.

Il faut rapprocher cette ignoble réponse de celle faite, en la même circonstance, par le ministre anglais, Salisbury qui a déclaré, à l'Aquarium d'Angleterre, qu'il avait envoyé des délégués pour la frime et il a ajouté :

*« Je me suis cru obligé de prévenir nos alliés que nous sommes trop liés par des traditions sacrées en ce qui concerne la liberté de nos concitoyens pour que nous puissions sacrifier une seule parcelle de cette liberté. »*

Hein, ça change de ton !

Et Salisbury est un réac (un tory comme on dit là-bas) et cet aristo donne une leçon de libéralisme à la radicaile de notre garce de république.

—o—

Turellement, cette discutallerie de l'Aquarium a fini en eau de boudin.

Dupuy a déboulé quelques ritournelles sur les grands principes et on est ensuite allé s'abreuver en chœur, à la Buvette.

C'est aussi en eau de boudin que finira la parlotte de Rome.

Seuls, les policiers y feront leur beurre : ils vont se faire mousser, se pousser du col, se rendre importants et indispensables, — se poser en sauveurs de la société !

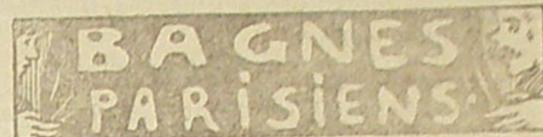
Aussi, ils cultivent le secret : ils délibèrent en grand secret.

Et, pas de confusion : il ne s'agit pas de secrets de polichinelle, — non pas ! C'est des polichinelles qui jouent au secret....

Tout ce qu'ils ont laissé filtrer de leurs ruminades c'est qu'ils sont en train de définir le mot ANARCHIE.

Les pestailles ont toutes les audaces : les voici qui font la pige aux académiciens.

Mince alors ! On n'a pas fini de rire !



## HARDI, LES ÉPICEMARS !

C'est pas de la petite bière, nom de dieu : les épiciers se grouillent ferme ! Depuis quelques semaines ils se dégèlent, les gas — c'est un vrai beurre !

Ça a commencé bien simplement : quelques commis à la roue s'en vinrent relancer les bons feux du syndicat des employés et on s'entendit pour emmancher une « section » de commis de l'épicerie.

La réussite a été épatante !

A la première réunion, qui eut lieu le 31 octobre, trois mille commis s'amènèrent ; quinze jours après, à une seconde réunion, la grande salle de la Bourse du travail était trop petite et, quand les copains liront mes flanches, il y aura eu (dans la nuit de jeudi) une réunion plus épouillante encore...

Et foutre, j'espère bien que ça continuera et que, sans changer de main et sans caner, les commis de l'épicerie se grouilleront hardiment.

Ce ne sera pas du luxe, bon dieu ! Leur existence est tout ce qu'il y a de plus dégueulasse.

Chez Potin — qui est la grande Bastille de l'épicerie — les pauvres bougres sont exploités de la plus incroyable façon.

Et c'est pourtant la boîte où on est le mieux... Quel bague doivent être les autres magasins !

Chez Potin, en comptant sa grande boîte du boulevard Sébastopol, sa succursale du boulevard Haussmann, ses succursales d'Asnières, du Raincy, etc., et le bague de la rue de l'Ourcq, à la Villette, où se font les manipulations et où se préparent les livraisons, il y a, au minimum, un millier de commis.

Le deuxième grand bague d'épicerie est celui de Damoy : entre le magasin du boulevard Sébastopol et les succursales de la place Clichy, de la rue Legendre et d'Asnières, il y a quatre ou cinq cents prolos.

Chez Potin, les magasins ouvrent à sept heures et demie le matin et ferment, le soir, à neuf heures. Seulement, le turbin des commis ne finit pas avec la fermeture : il leur faut rester pour faire les rayons et ça dure jusqu'à dix heures — et les jours de grande poussée jusqu'à onze heures et demi.

Un de ces soirs, les camaros, si vous passez, sur le tard, boulevard Sébastopol, relouquez par les soupiraux de chez Potin : vous verrez les pauvres épiciers en train de masser ; ils plument des volailles, manipulent un tas de bonnes choses... qui ne sont pas pour leur bec, ni pour le vôtre !

Au bague de la Villette on commence à six heures du matin... et il n'y a pas de limite le soir : on va jusqu'à gogo ! S'il y a abondance de livraisons à préparer, on passe la nuit.

Les plus bidards des prolos de Potin ne sont pas les livreurs ; quoiqu'ils vagabondent toute la journée, dans les rues, avec leur carriole, ils sont sous la surveillance d'une tapée de mouchards de la boîte qui les reflent constamment.

Et ils ont un boulot épouvantable, les pauvres livreurs ! Des fois, à minuit, ils sont encore à trimballer dans les rues et comme il leur faut faire la gymnastique sur leur voiture et grimper des tapées d'étages avec de sacrées charges, leur journée finie, ils ont quelque chose dans les jambes !

—o—

Or, il n'y a pas à espérer que, la journée finie, si longue soit-elle, on va être libres..

La peau ! Le commis d'épicerie n'est jamais libre : son esclavage n'a pas de répit.

Les pauvres gas sont nourris et logés.

Nourris !... Vous pensez comment.

On fout en ratatouille les rogatons de la boîte : quand il y a des marchandises pourries ou avariées on envoie ça à la cuisine... C'est toujours bon pour les commis.

Deux fois par semaine, c'est la noce : on a du café, — du vrai jus de chapeau ! Ces jours-là on a cinquante minutes pour boulotter, — les autres jours rien que quarante. Et, comme il y a dix minutes de balade, pour aller au réfectoire et en revenir, et qu'il faut poirotter avant d'avoir sa part de pitance, il faut mettre les bouchées doubles.

Par exemple, tant pis pour celui qui refoule à la ragougnasse de l'établissement : il est défendu d'aller boulotter dehors !

Le logement fait la pige à la croustille : Les commis du bague de La Villette sont parqués dans des chambrées où ils sont empilés à une trentaine, kif-kif des sardines en baril. Les plumards se touchent tellement que, quand un bon bougre étend ses abattis pour enfiler sa libquette, il risque d'éborgner ses voisins. Aussi, ce que ça cocotte ! L'hygiène est complètement de sortie, — et l'air pur idem !

Le pire de tout, c'est que les pauvres gas ne sont pas libres d'entrer et de sortir de ces dortoirs, à leur volonté : il faut être rentré à minuit, sinon trois francs d'amende.

Donc, quand on sort du magasin à onze heures et demie on a juste le temps d'aller à la pissotière et de grimper au roupilloir.

A noter que le logement n'est pas offert à l'œil : tous les mois on carotte vingt sous à chaque commis, sous prétexte de payer les bonnes bougresses qui font les lits et balaient la cambuse. En réalité, ces vingt sous par mois servent, additionnés, à payer le loyer — ou presque.

Cet esclavage cynique est encore aggravé de mesquineries idiotes : ainsi, il est défendu d'avoir des réchauds dans les dortoirs, de sorte que, si on est malade, il n'y a pas mèche de se soigner ; on est interdit de s'offrir une boîte de cirage — un employé pincé avec une boîte de cirage en sa possession est considéré comme l'ayant volé — et le malchanceux est fichu à la porte comme un malpropre.

—0—

Une autre charognerie du bague Potin est la signature extorquée aux commis, lors de leur embauchage : ils sont forcés de signer un engagement qui les rend complètement esclaves, — et il n'y a pas mèche de refuser ! Le pauvre gas est poussé par la nécessité, il signe en aveugle : il signerait sa condamnation à mort pour l'an prochain... afin de pouvoir bouffer le jour même !

Puis, c'est des amendes comme s'il en pleuvait ! Aussi, au bout du mois, les maigres appointements des épïcémars se trouvent rudement écornés.

Il n'y a pas que des amendes pour l'arrivée en retard. — ça grêle aussi au magasin !

Un jour, pour une savonnette qui n'avait pas été bien époussetée, trois commis se sont vus administrer 12 francs d'amende... Quatre balles chacun !

Nom de dieu, je crois que, sur un coup pareil j'aurais savonné, — sans savonnette, — la gueule du distributeur d'amendes !

Et savez-vous qu'ils ne gagnent pas épais, les pauvres gas : il y a deux payes, chez Potin, — la paye ordinaire est de 60 francs par mois et la haute paye de 65 francs.

Y a pas gras, foutre ! Et dam, les amendes défalquées, il ne reste pas lourd dans le creux de la main.

Mais, la pire des vacheries est le droit de perquisition que s'arrogent les singes : quand ça leur passe dans la citrouille un salaud fait signe à un commis et lui dit : « Allons visiter votre malle... »

Et voilà les gros mecs de la boîte bombardés commissaires de police ! Turellement, ils n'ont pas besoin de mandat : ils se foutent de la loi autant que de leur première salauderie.

Du coup, malheur au prolo qui ne peut justifier la provenance d'une babiole !

Ce fourbi est d'un arbitraire bougrement carabiné. Et ça se pratique couramment ; nul ne rouspète !

Pourquoi ? Parce que la puissance capitaliste est au-dessus des lois.

Quel recours aurait, contre ses exploiters, le prolo qui refuserait de se soumettre à leurs perquisitions ?

Aucun ! Il serait fichu à la porte d'emblée et, s'il avait la nigauderie d'aller se plaindre à un chat-fourré, on se moquerait de lui.

Les épïcémars n'ont donc à compter sur personne que sur eux-mêmes : s'ils ont du biceps et de la jugeotte ils réussiront à tenir leurs patrons en respect... en attendant de les foutre en compte !

—0—

J'ai beaucoup appuyé sur le sort des prolos du bague Potin, en raison de ce que cette boîte est celle où les commis épïcémars sont le mieux traités.

Qu'est-ce donc dans les autres bagnes, nom de dieu !

Chez Damoy, c'est à peu près le même régime que chez Potin, — sauf que c'est pire.

Quant aux autres boîtes, — les petites et les moyennes, — l'exploitation y est sans limites :

la journée de travail est illimitée et la paye est de 40 à 50 francs par mois. Peut-être y a-t-il un peu moins de discipline que dans les grands bagnes, mais c'est rudement compensé par un excès de turbin.

Dans la plupart de ces bagnes, c'est une arrière-boutique, un hangar ou un trou à débarras qui sert de dortoir : là, au milieu des caisses, dans les relents de l'épicerie, les odeurs de savon, de pétrole et de mélasse, doivent roupiller les pauvres esclaves... Comment diantre ne sont-ils pas asphyxiés !

Dans les boîtes qui font « la primeur » — c'est-à-dire qui vendent des légumes frais, — et y en a des tas qui font ce commerce ! un commis doit se lever à trois heures et demie ou quatre heures du matin pour accompagner le patron aux Halles. Au retour, dans la journée, le patron se couche pour rattraper son temps de sommeil ; quant à l'employé, il reste sur ses jambes jusqu'à la fermeture, — il trime sans fin !

—0—

Cré pétard, ma tartine s'allonge bougrement ! Pour cette semaine, j'y mets un cran.

Dans le prochain numéro je recauserai de tout ça : on jaspiera des maigriotes revendications que formulent les épïcémars et, ensuite, je raconterai par quelles binaises galbeuses les moutardiers de Londres ont réussi à museler leurs patrons.

Et, savez-vous, mes pruneaux, qu'ils les ont muselés de riche façon ! Outre la fermeture du dimanche qui, là-bas, est de règle pour tous, les prolos de l'épicerie ont décroché la fermeture des magasins une après-midi par semaine.

## LES VEILLADES

Ce mot réveille des tas de vieux souvenirs. C'est de l'histoire ancienne que les veillées.

Et les veillées avaient bougrement du bon, nom de dieu. C'est malheureux qu'elles tombent en désuétude : elles créaient des liens qu'a brisés le mercantilisme et le jemenfou-tisme bourgeois.

A propos des veillées un copain m'a envoyé le flambeau suivant : il voudrait voir ressusciter les veillées !

Je lui cède le crachoir :

L'autre jour, le père Barbassou causait de ces assemblées de bons bougres et de bonnes bougresses qui, dans les campuches, avaient lieu le soir — surtout les longs soirs d'hiver — et que, pour cette raison on appelait « les veillées ».

Ces veillées se faisaient, tantôt chez Pierre, tantôt chez Paul. Là, au coin du feu, les bons bougres écoutaient les récits des anciens ; chacun, ensuite, mettait son grain de sel et foutre, les soirées n'étaient jamais assez longues.

Sûrement, de ces causeries il restait toujours quelque chose. On ne se bornait certes pas à jacasser sur des riens, on ne se contentait pas de parler seulement de la pluie et du beau temps : chacun cherchait à faire comprendre aux autres ce qu'il savait, — et c'était réciproque !

C'est ce fourbi dont je voudrais toucher deux mots aux copains :

Croyez-vous que ce ne serait pas galbeux, une charibotée de petites réunions se tenant un peu partout ? Que dans les endroits où il y a des types dessalés, ceux-ci se dégrouillent, que le soir ils réunissent quelques bons fioux et là qu'ils se décarcassent pour faire entrer leurs convictions dans la tête de leurs auditeurs ?

Ce fourbi des veillées réunit une flopée d'avantages : d'abord, bien des types qui refouleraient à s'enfermer chez un mastroquet, soit qu'ils n'ont pas le rond, soit qu'ils n'aiment pas licher, n'hésiteraient pas à se trouver en contact avec des camarades, près du poêle, autour de la camouffe familiale. Là, chacun s'expliquerait suivant sa possibilité, sans faire de magnés. Et y aurait pas à craindre d'être canulé par les poutards, la renâcle n'ayant rien à voir là-dedans, — ce qui est encore à considérer.

Un autre résultat des veillées serait de resserrer les liens qui existent entre camarades, on se sentirait plus frangins, moins isolés — et on n'en aurait que plus de nerf pour la bataille sociale.

On objectera des impraticabilités : certains copains manquent d'une chambre assez grande,

d'autres ne pourraient inviter des amis dans leur loge à cause des gosses que ça empêcherait de dormir....

Je ne contesterai pas les inconvénients, — il y en a en toutes chsses. Mais il y a aussi des avantages et je crois que, dans la mesure du possible, les veillées auraient du bon. Aux copains à voir ce qu'ils peuvent en tirer.

G.

## Lettre d'un Bleu

Père Peinard,

Un bleu t'écrit. Un bleu qui — quoique encaserné depuis peu — en a déjà soupé.

Rien d'étonnant ! Déjà, bien avant mon départ, j'étais fixé sur le fourbi.

Le matin du sacré jour où il m'a fallu rejoindre après avoir lâché parents et camarades, j'entraï dans la gare où quantité de jeunes gens se daient, sous l'œil des gradés, que le train les trimballe à leur garnison.

Y avait là des rigoleurs, des braillards, des pe-nauds... moi, j'étais poivre et sel, — sachant trop bien ce qui m'attendait.

Quand l'heure du départ fut sifflée, on nous empila tant bien que mal dans les wagons, — sans oublier de coller dans chaque compartiment un gradé pour notre surveillance.

La locomotive flonflonne et... en route ! Du coup, on se croirait transporté dans une glacière : les braillards taisent leurs becs et les quinquets se mouillent.

Voyant ça, les gradés cherchent à nous déridder : « Allons, les bleus, chassez la tristesse ! Poussez-nous quelque chose ! »

D'aucuns se laissent faire, — tant pour tuer le temps que leurs soucis, — ils débagoulent quelques idioties entendues dans les beuglants.

Une bonne partie de la route se passe ainsi ; mais, chanter donne soif et faim : les bouteilles qui farcissent les musettes se débouchent, les provisions empilées par les mères précautionneuses s'étalent et, à grandes goulées, tout est nettoyé.

Le vin donne du cœur et les chansons ronflent de plus belle !

Je n'avais pas encore pipé mot, reluquant par la portière le dévidage des champs et des bois, quand le caporal s'épate :

— Eh là, toi, tu ne dis rien ?  
Quoi fiche ? Me taire ! Je t'en fous... J'ai bien envie de clamer une des chics chansons qu'on pousse dans les réunions, mais... Alors, je leur envoie le *Biribi* de Bruant, c'est ce que je sais de moins casseur.

Le cabot fait la gueule et les autres bleus m'écoutent pensifs.

—0—

Le sifflet ronfle, la locomotive s'arrête et nous voici arrivés.

Les gradés nous alignent et, sur quatre rangs, « En avant, marche ! »

Désormais, n'oublions pas que nous sommes soldats !

Les gradés nous guettent, — faut pas broncher.

Les chansons sont loin, à cette heure, et les cœurs sont gros ! Plus d'un bleu se lâcherait d'une larme s'il n'avait honte d'être chiné par les camarades.

A la caserne, une traulée de gradés nous reçoivent et ils nous conduisent dans les chambrées où, après un interrogement interminable, nous sommes classés, étiquetés, matriculés.

Ouf ! C'est fini.  
Et voici les anciens qui nous tombent sur le lard. Mince de sangsues ! Ils connaissent le chemin de la cantine et nous l'indiquent ; ils veulent être rincés.

C'est très bien quand on est au pognon, — mais il s'en faut que tous soient logés à cette enseigne.

—0—

Les trois premiers jours, n'étant pas encore équipés en plein, on ne trime pas.

Patience, ça viendra ! On aura le temps de trouver long notre esclavage.

Tous les gueulards qui, dans le train chantaient à tue-tête, commencent à s'apercevoir que dans le guépier militaire tout n'est pas rose, — il s'en faut ! Ils ronchonnent en proportion de leur désillusion.

Partis de chez eux la citrouille farcie des bal-

vernes que débitent les abrutisseurs ils croyaient que la caserne était autre chose, aussi la réalité les déconcerte.

C'est triste pour eux....

Pour moi, je me propose de cultiver un peu le terrain et de faire comprendre à tous ces désillusionnés combien on leur a monté le job et que dame Patrie n'est pas ce qu'on leur a bavé.

Ah, si je peux... Quel plaisir j'aurai à faire de ces soldats du Capital des volontaires de la liberté!

UN BLEU.

## FÉLIX EN VADROUILLE

Maintenant que notre Tanneur à la manque est décoré de la Toison d'or, il n'y a plus à douter de ses qualités d'écorcheur du populo.

Pas plus tard que la semaine qui vient de s'écouler notre illustre Félix s'est essayé à monter le bobéchon aux mineurs de Lens.

Et il n'a que trop réussi, nom de dieu!

Depuis un bout de temps, il y avait de l'effervescence dans le pays noir : les mineurs trouvaient l'exploitation excessive et des bruits de grève circulaient.

Cette fermentation a fichu la trouille aux grosses légumes de la Compagnie et ils se sont creusés le trognon pour enrayer l'élan.

Il y avait bien un moyen, d'enfantine simplicité : c'était de satisfaire un brin aux réclamations des pros, d'augmenter leur paye de quelques sous et de réduire les canuleries dont on les abreuve.

Mais, je l'en fous! Les matadors de la mine ne voulaient pas de cette solution : ça aurait rogné leur part de bène et aussi les dividendes des actionnaires.

Tout, excepté ça!

Pour amadouer les mineurs, les jean-foutre ne gobent que la vacherie : une diminution de salaire, un serrage de vis rouillard ou quelque fripouillerie équivalente,

Voilà qui est dans leurs cordes!

Le grand hic est de faire avaler une telle pilule aux pros.

Comment s'y prendre?

Cette fois, mille marmites, l'opération a été menée épatement, et je suppose qu'elle aura réussi... au grand malheur des gueules noires!

Les chameaucrates de la mine ont réquisitionné Félix et l'ont amené jouer la comédie à Lens. Oh, une mince représentation! Un petit voyage à la mine qui a duré à peine une demi-journée.

Parti de Paris le matin, le soir, notre Félix avait réintégré son repaire.

Qu'a-t-on promis à notre Tanneur pour le décider si rapidement à aller exhiber ses guêtres blanches aux gueules noires du Pas de Calais?

Hum, on n'a dû faire plus que promettre!

Notre birbe est d'une famille où on ne se contente pas de promesses : Eva-la-Tomate savait trop que les promesses c'est des lapins... et papa Belluot était aussi très à la coule.

Donc, il a fallu plus que des promesses pour que Félix marche.

Qu'a-t-on pu lui cracher?

Quelques wagonées de charbon, de quoi lui chauffer sa « Toison » tout l'hiver?

Je ne sais!

Toujours est-il que le Tanneur à la manque a fait le voyage et que les gueules noires y gagneront d'être tannés de plus belle.

—o—

Cette balade a été un battage monstre :

On a fait dévaler Félix dans un puits de mine et, je vous fous mon billet que les mécaniciens de la recette ont été précautionneux : c'était de la viande de grosse qualité qu'il y avait dans la cage!

Pour la descente on avait déguisé le type en mineur, — c'est-à-dire en homme utile....

Il ne lui était pas encore arrivé d'être engoncé dans pareille costume; aussi, quoique bien nippé au dessous, il grelottait tant que, sur les frusques de mineur, il a endossé un gros pardessus.

Dam, il a le sang froid, kit-kif les batraciens et les reptiles!

Les mineurs sont moins douilleux que lui : ils endurent le frio, hélas! Et pourtant, ce n'est pas juste : travaillant plus que lui ils devraient mieux vivre et être mieux nippés.

A l'entrée du puits quelques trieuses de charbon lui ont offert un bouquet.

Crédjou, à leur place, c'est un bouquet de

chardons ou un paquet d'orties que je lui aurais servi!

Turellement, les galeries étaient pomponnées : les boisages avaient été vérifiés et réparés, — rien ne clochait!

Pour couronner son œuvre par un lavement de circonstance, le Tanneur National s'est fendu d'une postiche :

Il a recommandé aux mineurs d'être bien obéissants, de gagner beaucoup d'argent à leurs patrons, de payer les impôts recta et, le moment venu, d'expédier leurs fistons à la caserne.

—o—

Désormais, grâce à la balade de Félix les exploiters de Lens ont de la tranquillité sur la planche.

Pour pas cher ils ont enrayer la ronspétance. La grève est — sinon évitée — du moins retardée.

Nom de dieu, il est triste de constater qu'il faille si peu de chose pour tournebouler des bons bougres et pour éteindre leurs envies de révolte!

## JEAN LEBRAS

Par EUGÈNE POTTIER

*Jean Lebras fut un pauvre hère,  
Issu de pauvres père et mère,  
Par accident,*

*A leur corps défendant.  
L'amour a triché la misère.*

*Jean Lebras,  
Pauvre Jean Lebras!  
Un jour tu te reposeras!*

*Timide et chétif de nature,  
Tout malingre, à la flature,  
Il fut placé,*

*Sans savoir l'a. b. c.  
Il n'apprit que la courbature....  
Jean Lebras,*

*Pauvre Jean Lebras!  
Un jour tu te reposeras!*

*Sans métier, poussant dans la gêne,  
Homme, il devint homme de peine,  
Peine en tout point.*

*Car, de dimanches, point.  
Ce fut pour lui toujours semaine.  
Jean Lebras,*

*Pauvre Jean Lebras!  
Un jour tu te reposeras!*

*Il eut pour surcroît de besogne  
Sœur idiote et père ivrogne,  
Au bout le bout,*

*Peut-on suffire à tout?  
Sur le pain, le sommeil, on rogne.  
Jean Lebras,*

*Pauvre Jean Lebras!  
Un jour tu te reposeras!*

*Pour un salaire des plus maigres,  
Il passa ses jours les plus aigres,  
En vrai cheval,*

*Chez un gros libéral :  
— Son patron plaignait fort les nègres —  
Jean Lebras,*

*Pauvre Jean Lebras!  
Un jour tu te reposeras!*

*Tout en courant, mangeant sa miche,  
De son mal il n'était pas chiche...  
Se sentant vieux...*

*Il devint envieux...  
Du chien qui dormait dans sa niche.  
Jean Lebras,*

*Pauvre Jean Lebras!  
Un jour tu te reposeras!*

*Il n'eut pas l'amour qui soulage.  
Un lourd colis dans un roulage,  
Raide étendu,*

*Coucha l'individu.  
On coud sa toile d'emballage.  
Jean Lebras,*

*Pauvre Jean Lebras!  
Enfin tu te reposeras!*

## A Coups de tranche

Secrets de polichinelle! — Avez-vous trouvé le plan de défense de Toulon?

Si oui, rapportez le fourbi à Lockroy, la bourgeoisie de la marine.

Il y en avait trois exemplaires, on en a perdu deux.

Avis aux chiffonniers!  
Je ne crois pas que l'Angleterre ou l'Allemagne aient casqué pour avoir ces paperasses, — à moins que ce soit pour s'en faire des torcheculs.

Il en est des plans de Toulon comme des autres secrets de poudres sans fumée, de canons, de flingots, de plans de forteresses, de tuyaux de mobilisation et autres idioties.

Ça n'est utile qu'aux galonnards.

Dam, ça les pose : gardien de secrets c'est une fonction.

C'est aussi bien porté que d'être, en Turquie, gardien du sérail.

Par exemple, nous autres, les bons bougres, on devrait bien ne plus prendre ces cochons de secrets au sérieux!

×

Fiasco. — Guillaume-le-Teigneux ayant foutu son camp de la Palestine, le fameux complot d'Alexandrie a tourné en eau de boudin.

Tous les pauvres gas qu'on avait arrêtés, sous prétexte qu'un nid de bombes avait été découvert sont maintenant en liberté.

N'est-ce pas la meilleure preuve que ce cochon de complot a été un montage de coup policier, agencé de toutes pièces pour la circonstance?

Où est donc l'attentat dans cette affaire?

Comme toujours il est contre de pauvres bougres!

Il a été perpétré par les bandits de la haute contre des bons fleux — et ce n'est, foutez pas, cette dernière crapulerie dont ils viennent d'être victimes qui est de calibre à les rapapilloter avec la société bourgeoise.

## Babillarde Dieppoise

La foire électorale a battu son plein dimanche dernier. Tout le monde est content : les républicains se croient vainqueurs, les cléricaux idem.

Les deux clans ont raison. Il y avait une liste unique — unique en son genre! Elle avait été établie par le comité républicain, composé de républicains — ceux du pape compris.

Les journaux de Dieppe qui avaient soutenu la candidature des cléricaux, de Laborde-Noguez et Joubault étaient tous d'accord pour patronner la liste républicaine.

Moi, ça m'épatait! Laborde-Noguez qui, dit-on, a casqué pour aider à l'édification d'un calvaire, métamorphosé en républicain loyal... mince alors!

Mais quoi, puisqu'il s'agissait d'élections, tout est possible!

Dans ce trifouillis, il y avait à boire et à manger : c'est le produit d'une carpe et d'un lapin qu'on a posé au populo.

—o—

Quand les électeurs influents ont manigancé les candidatures ils ont collé en tête de leur liste cinq anciens conseillers : les abatteurs de croix.

Puis, comme il manquait dix noms on a bouché les trous avec n'importe quoi : cléricaux honteux, cléricaux avérés, bourgeois conservateurs, ganaches et pantouffes... N'importe quoi a été pris!

Tout, excepté Vallery.

Vous savez, Vallery, le tonnelier du Pollet, ancien conseiller cipal et ex-président de la Libre-Pensée. Oh, alors, tous les républicains voulaient foutre le camp si on portait Vallery sur leur liste.

Pensez donc, un homme qui a déclaré manger de la viande le vendredi saint.

Ah, mon pauvre populo, ce qu'on s'est foutu de toi! Tu as avalé des crottes de lapin pour des muscades.

—o—

Une tapée de bons bougres voulaient élire Vallery qui se présentait tout seul.

Mais voilà le hic : pour réaliser cette protesta-

tion il fallait écrire un certain nombre de noms sur la liste où Vallery était inscrit tout seul. C'était trop compliqué ! Par ça même qu'il est votard, l'électeur est un mouton de Panurge : il suit la foule et il flanque dans la tinette — pas celle de Roger — la tinette électorale, le papier qu'on lui donne, sans rien y changer. Et puis, il faut bien le dire : les jours de votailerie il y a du vent dans voiles, on boit sec et — si ça chauffe les idées, ça rend les pattes gourdes — on écrit difficilement.

De tout ce mic-mac, voilà la conclusion logique : le suffrage universel ne peut servir qu'à rouler le populo et non à l'affranchir.

La dernière élection de Dieppe vient à l'appui de mon dire : primo, les votards ont nommé des cléricaux croyant être des républicains ; deuxième, ils n'ont pas su faire sortir de l'urne le nom de Vallery, alors que leur intention était de le nommer.

Pourquoi ça ? Parce que ce n'est pas le populo qui fait les élections.

Qui donc les fait ? Parbleu, le comité ! Ce sont les candidats qui, grâce à leurs manigances, se nomment eux-mêmes... et les bons bougres n'y voient que du feu !

En votillant, les turbineurs viennent simplement consacrer les maîtres bourgeois qui se sont désignés entre eux.

C'est pourquoi nous appelons ce tour de passe-passe, le *Muselage Universel*.

GUERDAT.



### Truc bourgeois

**Le Tréport.** — La société des courses de canassons, — instituée, kif-kif toutes ces garces de sociétés, pour activer l'abrutissement populaire, — sollicitait une subvention des municipalités d'Eu et du Tréport.

Le président de cette puante société eut une idée de génie : il adressa, à titre *gracieux*, c'est-à-dire au grand œil, une carte d'entrée permanente dans l'enceinte du pesage, à chacun des conseillers cipaux.

Le pesage, c'est l'endroit chic où se tiennent les aristos.

Que guignait donc le président avec cette distribution de cartes ?

Espérait-il se rendre les types favorables ?

Alors, c'est un petit panama... les cartes d'entrée remplacent les chèques !

Voulait-il imiter les chameaucrates des chemins de fer qui — lorsqu'il fut question du rachat par l'Etat — attribuèrent aux bouffe-galette de l'Aquarium des cartes de transport quasi-gratuites ?

Toutes ces manigances sont des fourbis du même tonneau !

Turellement, l'hypocrisie bourgeoise à des mots jésuitards pour déguiser cette putainerie ; mais, pour qui ne mâche pas les mots, c'est le pourboire donné pour un service à rendre.

Pourquoi donc mossieu le maire du Tréport n'a-t-il pas, en séance, fulminé contre ces tripatouillages ?

Oh, pour une simple raison : mossieu le maire est l'illustre Victor Lameille, — qui est en même temps président de la Société des courses.

Vous voyez ça d'ici !

Et c'est pourquoi, le PÈRE PEINARD ne laisse pas passer l'occasion de prouver — par un exemple de plus — que, dans la société capitalote, tout se manipule avec de la galette.

Il n'y a, dans les procédés, que la dose d'hypocrisie qui varie !

### Autre truc !

**Eu.** — On mettait en adjudication la ferme des droits à percevoir sur les marchés.

Les concurrents offrirent d'abord 4.000 francs et, en dernier lieu, 7.900.

La commission trouva cette somme insuffi-

sante et fit cesser l'adjudication. Elle décida qu'un délai de 48 heures serait accordé pour recevoir de nouvelles offres « amiables ».

Les débiteurs ne se gênent pas pour dire que c'est M. A... qui obtiendra l'adjudication : ce qui précède n'a été qu'une comédie pour esquiver les prescriptions légales.

Mon pauvre populo, que tu es godiche ! Tu cherches toujours la petite bête ; tu te cabres devant les abus.

La belle foutaise, si tu ne remonte pas à la source des abus, qui est l'autorité, — et qu'il faut supprimer carrément !

Depuis des siècles et des siècles l'esclavage n'a pas cessé d'exister, sous des formes diverses : on n'a qu'un dada, choisir un bon maître.

Un bon maître, — cela n'existe pas ! Ce pourquoi on doit s'aligner : c'est pour ne pas avoir de maître du tout !

Mon pauvre populo, tu croyais avoir trouvé l'oiseau bleu, en la personne de Paul Bignon ; aujourd'hui, tu sais ce qu'en vaut l'aune !

Certes, le mec débagoule de belles palabres : « Le droit et l'équité, qu'il serine, doivent être gravés dans notre cœur... »

Mon cochon, je voudrais bien voir si ces deux mots y sont gravés, au centre de ton cœur ?

Quant aux turbineurs, ils peuvent croire cela et boire de l'eau... ils n'iront pas de travers, — kif-kif les adjudications !

*Petit huis clos.* — Vlan ! c'est dans le sac : le mossieu en question, M. Allix, beau-frère du secrétaire de la mairie est bombardé fermier des marchés sur une enchère de 45 fr. 98.

Par soumission cachetée, un concurrent avait offert, en dernier ressort, 8,355 fr.

Allix, lui, a offert 8,400 balles — soit 45 fr. de plus.

Hein, c'est du flair, ça ! Il aurait connu le montant de l'offre de son concurrent qu'il n'aurait pas mieux opéré.

Le hasard est si grand !

Beaucoup de bons bougres hochent la tête : ils prétendent que ce sacré huis clos est néfaste en tout — aussi bien pour les adjudications que pour les conseils de guerre.

### Gare aux orties !

**Cavillon.** — Après fortune faite, un exploitateur a cédé sa manufacture de tissage à une vieille chipie, bigotte jusqu'aux arçons, qui couche aux églises et attrape une indigestion de pains à cacheter toutes les semaines.

Elle est féroce pour ses ouvrières, cette cagote !

L'ancien singe leur donnait trente sous par jour et leur barbotait dix sous sous prétexte de les nourrir. Turellement, il avait de la gratte sur ses dix sous : les fayots pourris et les patates avariées ne se vendent pas cher !

La guenon est encore plus rapiate : elle a réduit la paye à 25 sous par jour et elle prétend que, sur ce prix, les pauvres bougresses doivent prélever leur nourriture.

Quelques ouvrières, un peu plus renaudeuses que les autres, n'ayant rien voulu savoir, ont obtenu 28 sous par jour — mais la plupart se bornent à subir cette infernale exploitation et à groumer en dedans.

Quoique ça, cette rapace bigote fera bien de blinder son fessier..., car les orties poussent aux chemins pour les bêtes malfaisantes de son espèce !

### En carte...

**Abbeville.** — Il était une fois un chameaucrate, — exploitateur qui avait un fils beau comme le jour.

Le prince charmant rencontra une belle... sous la frimousse d'une jeune fille, vive et acorte : il la courtisa, lui tapa dans l'œil et lui mit un polichinelle dans le tiroir.

Papa chameaucrate se frottait les mains en rigolant : « Il est gaillard, mon héritier ! qu'il ruminait. Il jette sa gourme ; il faut que jeunesse se passe... »

Quand le birbe apprit la naissance du gosse il fit la gueule, se fâcha et ordonna la rupture qui eut lieu, — au grand désespoir de la jeune mère.

Tristement, elle passait devant le baignoire de son beau-père et, quand elle rencontrait le type, elle n'osait le saluer. Un jour, elle se paya de

loupet et, se trouvant sur le passage du chameaucrate avec son mignard, elle dit au petiot :

— Fais risette à grand-père !  
Et le loupet, enflant ses lèvres, bredouilla :  
« Bonzou, grand-père... »

Le salopaud de bourgeois, — qui a un coffre-fort à la place du cœur, — en verdit de rage. Tout de go, il cavala chez un de ses amis, — un puissant jésuite ! — et lui conta son ennui : à eux deux ils complotèrent et trouvèrent un moyen de se débarrasser de la belle fille devenue gèneuse.

Le jésuite la fit comparaitre à son cabinet et lui donna à choisir :

Primo, cesser toutes relations avec le fils X... et ne pas mécontenter papa beau père ;

Deuxième, ou bien quitter illico la ville... sinon, d'autorité, elle sera inscrite sur les registres de la prostitution publique.

C'est pas plus malin que cela, nom de dieu !

Lorsqu'une gosseline de prolos a servi aux amusettes d'un petit crevé de la haute on la jette aux ordures comme une paire de savates usées.

Si elle résiste, on la met hors la loi ! On la transforme en bête de somme, taillable et corvéable à merci ; les policiers des mœurs pratiquent sur elle le droit de cuissage ; les quarts-d'œil la fichent au bloc, de leur propre autorité, suivant leur bon plaisir ; les médecins la retournent, la palpent, la lorgnent sur toutes les coutures ; les honnêtes bourgeois qui usent d'elle la méprisent pis que la boue de leurs croquenots et ils débloquent vertueusement contre la prostitution.

Si vous prouvez à ces jean-foutre que c'est la garce de société bourgeoise, — basée sur le pognon, — qui engendre la prostitution, ils rigolent et haussent les épaules !  
C'est pourtant vrai, cré tonnerre ! Et toutes ces abominations fichent une sacrée mornifle à la devise « liberté ! égalité ! fraternité ! »

Que deviennent les principes républicains ? Et il n'y a pas qu'eux d'atteints : il y a dix-huit siècles le youpin Jésus, qui godaillait ferme avec des filles de prétendue « mauvaise vie » clamait :

« Aimez-vous les uns les autres !... Que celui qui est sans péché lui fiche la première pierre !... »

Or, les jésuites, — du calibre de celui dont je viens de raconter la vacherie, — aussi bien que les simples chrétiens sont les pires enrégés après les pauvres filles, victimes de la société.

Crédeu, je ne suis pas du même bois !

Les bourgeois — qu'ils soient républicains ou cafards — me dégoutent terriblement et je plains ferme et ne méprise pas les pauvres filles qui sont leurs victimes.

### D'une pierre, deux coups !

**Mouy.** — Un bon lieu m'écrit que le prince de la vacherie, que j'ai passé à l'astique la semaine dernière en a une — de vacherie — à son actif qui n'est pas dans un sac :

Il y avait dans son baignoire trois vieux prolos — des piliers de la boîte ! Ils avaient trente ans et plus de présence à la baraque et ils avaient donc bougrement contribué à la fortune de l'exploiteur et à celle de son père.

Mais les pauvres n'étaient plus assez agiles pour satisfaire la rapacité du singe, — et le salopaud les a saqués !

Seulement, afin de prouver qu'il est farci de générosité et de philanthropie, le galeux a fait médailler les trois pauvres gas, pour les récompenser d'être restés plus d'un quart-de-siècle vissés dans sa boîte, — ensuite il les a fichus à la rue !

C'est d'un sacré cynisme, nom de dieu !

Dans le même pays, un autre galeux a une autre spécialité : non content d'exploiter ses ouvrières, il voudrait, de complicité avec son contre-coup, se les offrir....

Le porc est peloteur et tendeur en diable ! Si seulement il n'opérait qu'avec de bonnes bougresses qui ont l'âge — et bec et ongles ! — il trouverait à qui parler.

Mais, je t'en fiche ! Y a pas longtemps il chauffait une gosseline qui, tout de go, alla raconter la chose à son père.

Le bon bougre tempéta, nom de dieu ! Il fila à l'atelier et engueula carrément les deux pores ; le singe, tout tremblant, offrit du pognon.

— Je ne mange pas de ce pain-là ! clama le gas. Seulement, tenez-vous pour averti....

Ca, c'est un avertissement sans frais.

Les pains et les châtaignes ne tarderont pas à venir si le salaud continue.

Attention, les bons boogres !

Réclamez partout

## L'ALMANACH

DU

# PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

## Communications

### Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIII<sup>e</sup>. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup>, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanver, 102.

Lundi 5, conférence contradictoire par A. Villeval sur « Patrie et Internationalisme ».

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Vendredi 2 décembre, groupe du « Cri de Révolte », réunion salle du Dôme, 37, rue de Clignancourt.

Causerie par le camarade Gilbert Lenoir sur « la propagande par l'écrit ».

— Syndicat indépendant des ouvriers cordonniers (cousu main), samedi 10 décembre, à 8 h. 1/2, salle Cloche, 80, boul. de Clichy, soirée familiale.

A 9 h., causerie par F. Pelloutier.

A 10 h., concert par les chansonniers des cabarets artistiques de Montmartre.

A minuit, grand bal.

Prix de la carte, 1 fr. (Les dames et les enfants au-dessous de 15 ans ne paient pas.)

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux ; ) affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

— Quelques camarades désireux de resserrer les liens qui unissent les libertaires parisiens ont pris l'initiative de se rencontrer, chaque dimanche, dans un endroit central. Là, auront lieu des causeries et des matinées familiales.

— Réunion, dimanche 4, à 2 h. 1/2, salle Rosnoblet, 281, rue St-Denis.

Conférence par le camarade Franck sur l'utilité du groupement.

### Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 85 bis, rue de Paris.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

### Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. débit Terminus, à droite de la gare.

— Les Rénovateurs libertaires se réunissent tous les samedis, pour l'étude des sujets d'actualité, café Ginier, boul. Gambetta, 78. Dimanches, réunions amicales.

CHALON-SUR-SAONE. — Le groupe des libertaires chalonnais se réunit le jeudi et le samedi de chaque semaine, au local habituel.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

TARARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

ARLES. — « Le Père Peinard » et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire « la Fraternelle » se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

BOURG-DE-PEAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs ; Papy, rond-point Garibaldi ; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

MARSEILLE. — Réunion des camarades les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi.

Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Rualménil, vend toutes les publications libertaires.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au Pile, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

— Tous les mercredis, à 8 h. 1/2, réunion du groupe d'études chez Edmond.

Mercredi 7 décembre, causerie par Crispin : « Pourquoi nous sommes internationalistes ».

TOURCOING. — Les camarades de Lille, Roubaix, Mouscron et environs sont invités à participer à la soirée familiale du 11 décembre, à l'estaminet du Veau d'Or, rue de Gand.

Causerie par le camarade Léo Crispin sur la philosophie de l'anarchie.

Poésies et chants révolutionnaires par des copains.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas ; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

### Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEVOIX. — Tous les libertaires se réunissent le dimanche, à 5 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Le « Père Peinard » est en vente chez les principaux marchands de journaux.

## Petite Poste

C. Tarare. — P. St-Etienne. — B. Le Mans. — Mme D. Montluçon. — P. Brioules. — R. St-Louis. — P. et R. Bordeaux. — C. Reignac. — D. Revin. — D. Billy. — N. Hiron. — C. Béziers. — P. Reims. — C. Liencourt. — N. Toulouse. — H. Orléans. — D. Saint-Chamont. — M. Troyes. — B. Chalon s. Saône. — B. Brest. — L. Roubaix. — A. Angers. — Reçu règlements, merci.

— A. M. Reims : bonnes apparences, doit être très sérieux.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD :

R. St-Louis (Missouri) 5 fr., Reignac 0,65.

Reçu des copains de Nogent 10 francs (moitié pour la colonie libertaire et moitié pour l'école libertaire) l'ami de l'idée 5 fr., un taille-heures 1 fr., travail pour belles-mères 0,50, un jeune libertaire 1 fr., un indompté 2 fr., pour la réussite 1 fr. — Total 10 fr.)

Un copain, vendeur du « Père Peinard » en campagne, désire acheter un tricycle. Adresser les offres au bureau du journal.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0,25 ; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare ; 0,50, franco 0,60.

Brochures à 0 fr. 10 ; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25 ; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0,05, dix ex. 0,35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr. ; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50 ; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIP-KIP BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0,10, franco les deux 0,25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60 ; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr. ; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1,50.

En volume à 2 fr. 50 ; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELGROS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.  
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris



-- Où sont-ils ?  
-- A ces porcheries !